

Comme il était impossible de s'avancer davantage en wagons, les hommes de l'expédition crurent que c'en était fait d'eux et de leurs animaux. Les vivres ne pouvaient durer bien longtemps et le fourrage allait manquer.

Dans cette triste conjoncture, Aubry offrit de donner \$1,500 à ceux de ses aides qui auraient porter une lettre au gouverneur du Nouveau Mexique à Santa-fé, afin de réclamer le secours immédiat des troupes pour empêcher leur perte complète. Deux partirent mais ils revinrent le lendemain sur leurs pas, la neige était amoncelée partout et s'élevait quelquefois en véritables monticules, semblant offrir une barrière infranchissable.

Aubry se décida alors de faire ce que les plus hardis ne pouvaient effectuer, et il offrit une récompense élevée à ceux qui voudraient l'accompagner. Deux hommes se présentèrent pour le suivre. Mais ils n'allèrent pas loin sans rebrousser chemin. La neige s'élevait jusqu'à la ceinture, un froid glacial régnait et il n'y avait qu'Aubry avec son malé courage et les muscles d'acier pour pouvoir se frayer un passage. Il se mit d'armes-à-fouet, de quelques tranchées de venaissait et partit comme toujours avec cette indomptable intrepétidité qui jamais n'a fléchi.

Aubry était à environ 100 milles de Santa-fé et à 250 milles des habitations les moins éloignées. On voit quelle rude tâche il avait à accomplir. Il se trouvait absolument dans la même situation qu'autrefois l'intépide Lasalle, avec lequel sa vie offre d'ailleurs plus d'un parallèle, lorsqu'après les désastres de son vaisseau le *Griffin*, il fut obligé de laisser l'Illinois et de franchir seul et à pied 1200 milles à travers des forêts pleines de neige, vivant de chasse courant les plus grands dangers, pour aller chercher du secours au Canada afin de poursuivre ses glorieuses découvertes. Aubry marchait depuis l'aube jusqu'au crépuscule, franchissant tous les obstacles et triomphant de l'accablement physique causé par ces marches forcées. Lorsque le soleil avait cessé de dorer la cime des Montagnes-Rocheuses, il n'avait pour s'abriter contre la tempête et pour toute place de repos que l'épaisse couche de neige, qui menaçait de l'envelopper et dans laquelle il se creusait un lit.

Après de longs jours de marche, il arriva le soir à la résidence de M. P. A. Senécal, à San Miguel, lequel il croyait bien perdu dans les neiges des Montagnes-Rocheuses. Il s'y trouva une excellente monture et partit immédiatement pour se rendre à Santa-fé et comme il pouvait l'emporter sur le plus rapide *caballero* du pays, il y arriva tard dans la nuit, après avoir changé trois fois de chevaux et avoir parcouru une distance de 50 milles sur un terrain fort accidenté. Sans plus de forme, il se rendit en toute hâte à la demeure du gouverneur. Le domestique ou *portero* ne voulut pas éveiller son maître, mais Aubry le menaça de son revolver, s'il ne le conduisait de suite à sa chambre. Ce brutal argument eut son effet. Le premier dignitaire du Nouveau Mexique, après avoir su le nom de son visiteur matinal, se leva immédiatement, et les salutations de rigueur faites, un dialogue animé s'engagea à peuplés dans les termes suivants :

— Gouverneur, j'ai 400 hommes, 1200 mules et une immense quantité de marchandises menacées d'une perte certaine au pied des Montagnes-Rocheuses, il me faut le secours immédiat de vos troupes.

— M. Aubry, je n'ai pas d'instruction dans ce sens et je ne puis agir sans y réfléchir.

— Gouverneur, ma demande est préemptoire, vous ne pouvez laisser périr 400 hommes et me condamner en même temps à la ruine. Il me fait l'faire de vos troupes, si vous me le refusez, je vais prendre des moyens extrêmes pour l'obtenir.

— M. Aubry, il me faudrait du temps pour organiser un pareil envoi de troupes.

— Gouverneur, vos soldats sont prêts, vous avez des wagons et il faut qu'ils partent sans retard, avant même le lever du soleil. Donnez les ordres aux officiers et les hommes vont pouvoir se mettre de suite en route.

Aubry ayant un air menaçant et le gouverneur qui le connaissait dut obtempérer à ses pressantes injonctions. Les ordres furent données et quelques heures après les soldats partaient pour la vallée du Purgatoire. Aubry avait eu la prévoyance d'acheter plusieurs centaines de mules qui accompagnaient l'expédition afin de remplacer les siennes, qui avaient du presque toutes périr. Les wagons furent chargés de fleur et de maïs.

Lorsque les militaires atteignirent la vallée du Purgatoire, ils furent accueillis comme des sauveurs par la caravane famélique, qui avait perdu tout espoir de salut. Les hommes s'étaient d'abord nourris de la chair coriace des mules, mais dans une seule nuit, plusieurs centaines de ces bêtes de somme étaient mortes de froid, et ils n'eurent durant plusieurs jours que du beurre et de la graisse pour calmer les tiraillements de la faim. Tant que les mules purent résister aux rigueurs du froid et de la faim, elles n'eurent pour pâture que les tiges des cotonniers qui bordaient la rivière Purgatoire. On ne put emporter qu'une partie des effets d'Aubry et la plupart des wagons durent rester sur place. Ceux-ci au nombre d'environ cent-cinquante avaient une valeur

de sept à neuf cents piastres chacun. Ainsi la perte des mules, des wagons et des marchandises atteignit un chiffre énorme. Non seulement Aubry engloutit dans cette malheureuse expédition tout ce qu'il possédait, mais il se trouva en face d'un passif de \$90,000.

Un pareil désastre aurait pu décourager les plus déterminés, mais notre héros sut le supporter courageusement. Ayant un crédit illimité chez ses fournisseurs de St. Louis, de New-York et de Philadelphie, il put continuer son commerce sur une échelle aussi considérable que par le passé et réparer en peu de temps les brèches qui avaient été faites à sa fortune.

Encore un trait entre mille de ce malé courage, qui valut à Aubry, la plupart de ses succès mais qui devait aussi causer sa mort.

Un soir, la caravane s'était arrêtée pour le campement de la nuit. Le temps était des plus agréables, le ciel était pur, la brise caressait la peine les longues herbes des prairies qui exhalait leurs senteurs embaumées, les animaux paissaient tranquillement et on n'entendait que le pétilllement de la flamme du brasier qui répandait de vives clartés. Pendant que toute la nature semblait silencieuse, on entendit inopinément le bruit d'une cavalcade bruyante qui s'avancait rapidement dans cette direction. C'était une meute de sauvages, qui comme toujours, voulaient surprendre les voyageurs afin d'enlever leurs mules et les détrousser. Tous les hommes furent en un instant mis sur le qui-vive et saisirent leurs armes pour se préparer à toute éventualité. Suivant la coutume ordinaire, les *arreros* ou muletiers disposerent de suite les wagons en forme de cercle en dedans duquel on mit les mules en sûreté. Les hommes se tinrent derrière les wagons qui leur servirent de rampes, prêts à coucher l'ennemi en joue. Celui-ci était divisé en deux bandes, dont chacun avait un chef, ayant la tête ornée de panaches, le visage barbouillé et les bras tatoués. Aubry et M. Senécal leur firent signe à une certaine distance de ne plus s'avancer, sinon ils recevraient une bordée. Les deux chefs firent pied à terre comme pour parler.

Au nombre des animaux de la caravane, il y avait une superbe jument, couleur orange, appartenant à M. Senécal, et fort bien dressée pour chasser le bison, qui constituait à peu près la seule nourriture de l'expédition. Elle tenta fort les sauvages, qui refusèrent de s'en retourner sans qu'on la leur donnât. Mais M. Senécal, ne voulant pas s'en dessaisir, répondit qu'il aimait mieux combattre que de laisser en faire don. Il leur en offrit en revanche certains articles qu'il leur étais et ayant une valeur de plusieurs cents piastres, mais les sauvages firent mordicus à la cavale orange. C'était là la condition de leur retraite.

Aubry, fatigué également de leurs obsessions, empoigna soudainement l'un des chefs sauvages, en saisissant les longues nattes, dans lesquelles brillaient des plaques d'argent et qui flottaient sur leurs épaules. Il le fit sauter comme un pantin en lui assenant force taloches et coups de pieds et l'étrille d'importance. Les coups furent si prestement appliqués que le chef sauvage, assailli de terreur, ne sortit broyé des mains d'Aubry que pour mettre le pied à l'étrier et s'élançer comme un trait dans le lointain avec toute la troupe effarée. Elle ne se croyait pas assez forte pour avoir le dessus sur des hommes aussi peu sensibles à la crainte.

Ceux-ci s'attendaient bien à une attaque sérieuse après la dégelée bien conditionnée administrée par Aubry au chef sauvage. Aussi ils se préparèrent en conséquence à recevoir l'assaut durant la nuit. Les sentinelles furent doublées, eurent constamment l'oreille au guet et toutes les carabines étaient prêtes à faire feu. Mais l'ennemi ne revint que le lendemain en nombre imposant. Ce bataillon était bien composé de 1200 à 1500 hommes. Les assaillants insistèrent de nouveau pour avoir la cavale orange. Mais on leur intima formellement qu'ils ne l'auraient pas et qu'on ne leur donnerait de plus que la moitié des présents offerts la veille. Si ces conditions ne leur étaient pas agréables, ils devaient emporter le butin qu'ils convoitaient par la force de leurs carabines. Cette conduite déterminée leur fit entendre raison, ils agrégèrent cette condition, puis disparurent au milieu d'un nuage de poussière. On ne revit plus ces insolents et dangereux maraudeurs.

Aubry était à Santa-fé le 20 août 1854, chez un de ses amis, M. Mercure, marchand de la ville. Il venait de découvrir un chemin en raccourci pour se rendre en Californie, et il s'en promettait de grands avantages pour son commerce.

“ Au nombre des personnes qui vinrent le saluer, il y avait le major H. Weightman, ci-devant paix-malte dans l'armée Américaine, et qui fut l'un des deux premiers sénateurs délégués par le Nouveau-Mexique au congrès des Etats-Unis. Weightman jalousait fort Aubry, et il était parait, l'agent d'une puissante compagnie de chemin qui voyait dans notre compatriote un rival aussi heureux que redoutable.”

“ Aubry était d'habitude fort tempérant, mais lorsqu'il arrivait de ses longues courses, il aimait à réunir ses amis et à fêter son retour. C'est ce qui eut lieu chez M. Mercure. Mais au milieu de l'entrechoquement des verres, Weightman, qui avait ses déboires sur le cœur, provoqua Aubry avec des paroles acerbes. Celui-ci riposta vivement et lorsqu'eau de vie fut bien fermenté dans le cerveau de Weightman, on le vit mettre sa main dans sa poche d'habit en même temps que de l'autre il relevait son verre rempli de liqueur comme pour se